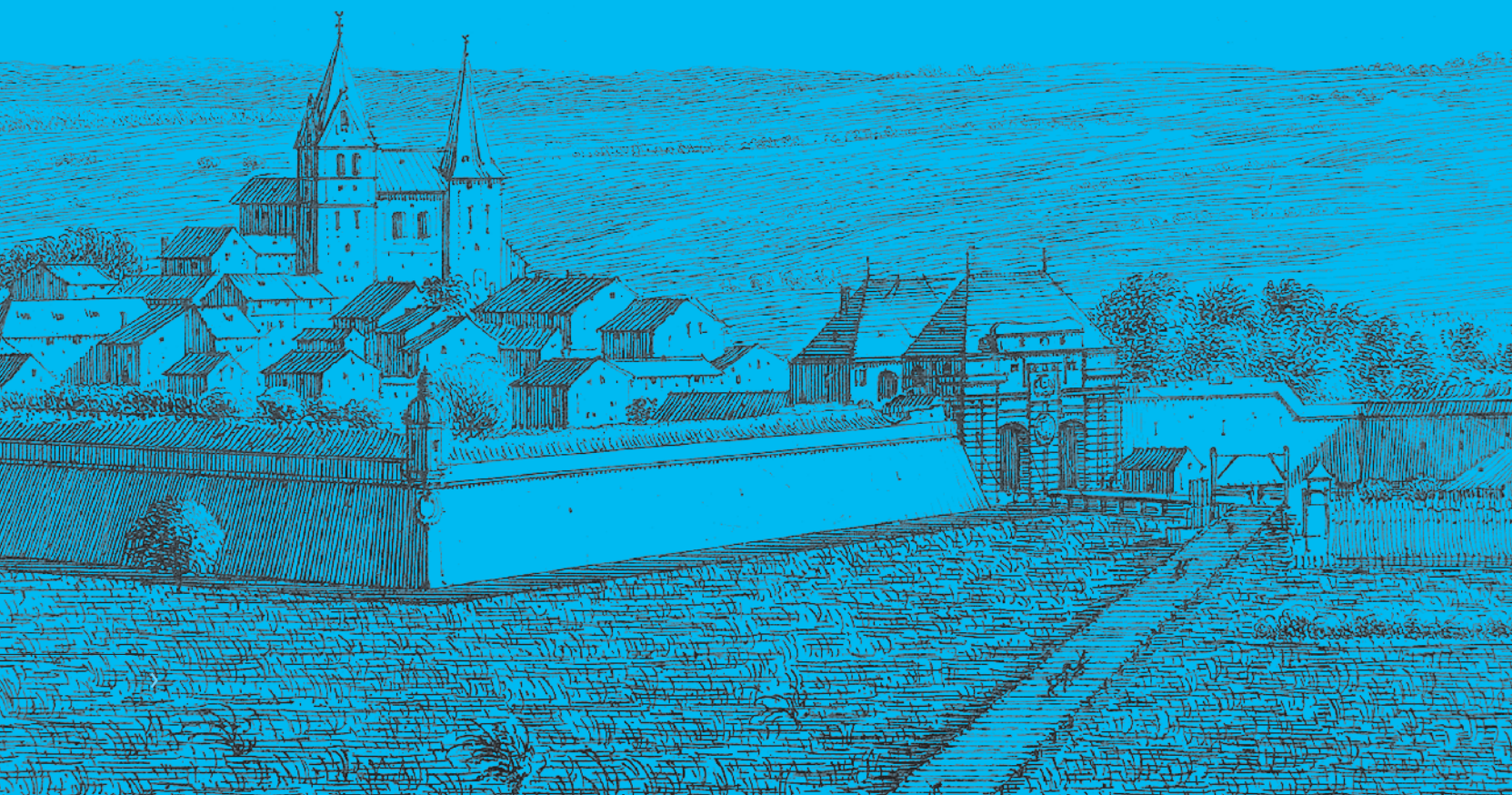


LA COLLEGIALE SAINT-LÉGER DE MARSAL : ARCHITECTURE ET MOBILIER ⁽¹⁾

«Profil de la ville et forteresse de Marsal», détail,
(gravure d'Israël Silvestre, 1670, Nancy, M.H.L.).
© Inventaire Général, ADAGP, G. Coing.



Placé sous le vocable de saint Léger d'Autun, l'édifice remonte pour ses parties les plus anciennes au XII^e siècle. Si on ne sait ni par qui, ni à quelle date précise il a été élevé, son histoire paraît très tôt liée à celle d'un chapitre dont la plus ancienne mention date de 1222. À cette époque, l'abbesse Clémence de Neumünster (Ottweiler en Sarre) lui donne la cure de Marsal à la condition d'en investir le doyen. Un peu plus tard, en 1396, la papauté d'Avignon confirme l'union de la cure au chapitre en confiant la charge de curé archiprêtre au prévôt du chapitre. De matérielle (la possession des dîmes (2)) cette dernière devient dès lors spirituelle. En 1772, ce chapitre est réuni à celui de Vic-sur-Seille (3).

À la fois collégiale et église paroissiale, l'édifice a subi au cours du temps un certain nombre de modifications. Les transformations les plus récentes (à partir du XVIII^e siècle) sont relativement bien documentées (4). Il n'en va pas de même pour les temps plus anciens où seule l'analyse architecturale peut compenser l'absence de sources directes. Les plus anciennes sources ne concernent en effet que l'histoire du chapitre et non celle de l'édifice, même si certains événements ont manifestement trouvé une traduction dans la pierre. S'il subsiste donc une marge d'incertitude dans la datation de certaines campagnes de travaux, la succession chronologique des différentes phases de construction est en revanche bien établie. L'évocation de quelques exemples d'édifices présentant des caractéristiques identiques devrait enfin permettre de mieux préciser la place de Marsal dans le corpus régional.

Moins bien documenté, le mobilier, présente plusieurs pièces de très grande qualité et reflète dans sa diversité les aléas de l'histoire de l'édifice.

I – LA CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE

1A – UN TÉMOIN MAJEUR DE L'ART ROMAN EN LORRAINE

Une partie importante de l'édifice remonte au XII^e siècle, illustrant malgré les modifications ultérieures, l'influence de l'architecture du Rhin supérieur dans la région. Le puissant massif occidental s'inscrit encore dans la tradition de l'architecture carolingienne. Ce type de dispositif, exceptionnel en Lorraine, est relativement fréquent en Alsace à la même époque. Bien que partiellement reconstruite à la suite de plusieurs effondrements, la tour sud a conservé une partie de son décor primitif. Le portail central et les fenêtres éclairant la tribune remontent aussi à cette première phase romane, de même que le portail de la façade nord.

(1) – Cet article fait suite à une étude systématique du patrimoine de la commune menée dans le cadre de l'Inventaire topographique du canton de Vic-sur-Seille dont on peut trouver une première restitution dans l'itinéraire du Patrimoine n° 284 : DECOMPS Claire, *MARSAL*, 2003, Éd. Serpenoise, 36 p. À cette occasion, nous tenons à remercier nos collègues de l'Inventaire pour leur coopération.

(2) – Le chapitre possédait une maison, rue de la Plaisance (restaurée en 1719, cartouche daté 1576 en remploi), ainsi qu'une grange aux dîmes de localisation inconnue.

(3) – DORVAUX Nicolas, *ANCIENS POUILLÉS DU DIOCÈSE DE METZ*, Nancy, 1902, 2 vol.

Pouillé des bénédictins, t. I, p. 263-264, 380-381.

Voir aussi KRAUS Franz-Xavier, *KUNST UND ALBERTUM IN LOTHRINGEN*, Strasbourg, 1889, p. 300-310,

COLLIN Hubert, *LES ÉGLISES ROMANES DE LORRAINE*, 1984, t. III, p. 61-65.

MARSCHALL Hans-Günther et SLOTTA Rainer, *LA LORRAINE ROMANE*, éd. Zodiaque, 1984, p. 241-245.

(4) – Si les archives du chapitre ne fournissent pas d'informations, on trouve de nombreux détails sur les travaux réalisés à partir du début du XVIII^e siècle dans les archives de la commune (déposées aux Archives départementales de la Moselle, années 1706-1784), les archives paroissiales conservées à Marsal et pour partie à Vic-sur-Seille (devis, délibérations du Conseil de Fabrique, série incomplète couvrant les années 1815-1817, 1837-1845, 1877 à nos jours), les archives départementales (série 2 OP, 7 AL...), la documentation de la Conservation Régionale des Monuments Historiques (relevés, étude préalable) et celle du Service Départemental de l'Architecture et du Patrimoine de la Moselle (photographies sur plaques de verre de la fin du XIX^e ou du début du XX^e siècle).

(5) – GOUTAL Michel, *MARSAL – ÉGLISE SAINT-LÉGER*, Étude préalable, 1993.

(6) – Archives départementales de la Moselle, J 2887 (fonds de la place-forte de Marsal, dépôt du Génie). Voir par exemple la *DISSERTATION SUR LES MARAIS DE MARSAL* de Querlande (1730), le *MÉMOIRE CONCERNANT LA CAUSE DE LA DÉFECTUOSITÉ DES FONDATIONS DES BÂTIMENTS DU ROY À MARSAL ET LES MOYENS D'Y REMÉDIER* de Fery (1770) ou le *MÉMOIRE SUR MARSAL*, d'Embarrère (1780).

À l'intérieur, les trois vaisseaux plafonnés, séparés par des arcades en plein cintre, illustrent la transition entre la structure basilicale des Xe et XI^e siècles et le premier âge roman. Contrairement à d'autres édifices présentant un plan semblable, la nef semble n'avoir jamais été voûtée, y compris lors de travaux postérieurs. Les deux absidioles en cul de four prolongeant les bas-côtés et quelques vestiges dans la première travée du chœur datent de cette première phase romane, l'abside initiale en cul de four ayant été détruite lors de la construction de l'actuel chœur gothique.

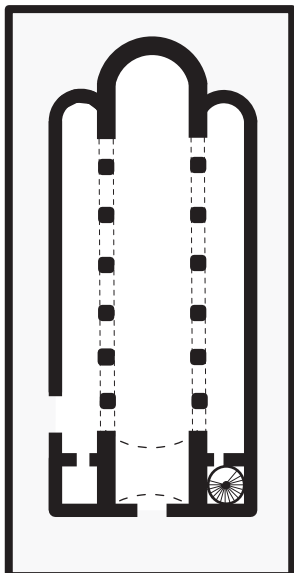
L'église, qui présente de grands problèmes d'instabilité, a subi plusieurs effondrements au cours de son histoire. En témoignent l'absence d'étage de la tour sud et de nombreuses reprises d'appareil à des époques diverses, notamment au niveau du massif occidental comme on peut en juger par un relevé mettant en évidence d'importantes fissures et de multiples restaurations (5). Cette instabilité est depuis longtemps liée à l'existence du briquetage, que les ingénieurs militaires de la place puis les « antiquaires » avaient déjà identifié au XVIII^e siècle même si les explications avancées étaient quelques peu fantaisistes (hypothèse d'un ouvrage romain destiné à assécher les marais ou à y fonder quelque établissement) (6). Des sondages ont révélé que les fondations de l'édifice étaient effectivement assises sur plus de 8 m d'épaisseur de remblais, la couche géologique située sous ce remblais étant elle-même peu stable en raison de la dissolution lente des lentilles de sel contenue par ses marnes (7). Si certaines modifications, en particulier celles qui affectent le massif occidental et le bas-côté sud s'expliquent par ces effondrements, d'autres résultent, comme souvent, d'une mise au goût du jour.

1B – LES TRANSFORMATIONS DE L'ÉPOQUE GOTHIQUE AU DÉBUT DU XVIII^e SIÈCLE

Les premières transformations apparaissent au XIII^e siècle. Elles sont sans doute postérieures à 1222, date à laquelle le chapitre obtint les bénéfices de la cure. Elles semblent s'être développées en deux phases successives, très rapprochées dans le temps. Les deux dernières travées de la nef sont tout d'abord pourvues d'arcs brisés. Peu après, la construction d'arcs diaphragmes coupant les bas-côtés et la nef achève d'isoler une sorte d'avant-choeur réservé aux chanoines, le reste de la nef étant occupé par les paroissiens.

Vers la fin du XIV^e siècle ou au début du XV^e débute une nouvelle phase de construction. Elle n'est pas précisément datée, mais pourrait suivre la prise en charge spirituelle de la paroisse par le chapitre en 1396. L'avant-choeur est voûté d'ogives de même que le chœur dont l'abside initiale est détruite et remplacée par une abside polygonale, de style gothique, épaulée par des contreforts. À la même époque, les bas-côtés, jusque-là peu éclairés, sont percés de grandes baies dont plusieurs subsistent côté nord. Une chapelle est également ajoutée sur ce même côté.

En 1508, la tour nord est rehaussée d'un étage pour recevoir la cloche Saint-Léger, toujours en place dans le beffroi, une des rares de cette époque subsistant en Lorraine. Cet état, qui semble assez proche de l'actuel, apparaît sur plusieurs vues pittoresques du XVII^e siècle, notamment sur une vue cavalière de la ville dessinée vers 1628 par Alexandre Closptain (8). La tour nord, à droite, est alors dotée d'une flèche rhomboïdale d'aspect très germanique et la tour sud, plus basse, pourvue d'une flèche, disparue à une date inconnue. Cet état est encore plus lisible sur la vue cavalière de la place par Israël Silvestre, gravée en 1670 (9).



Restitution du plan primitif.
© Inventaire général, ADAGP, S. Froehlich



La collégiale : vue du massif occidental
© Inventaire général, ADAGP, M. Kérignard

(7) – Reconnaissance du sol. Rapport d'étude Fondasol, 1984.

(8) – Archives départementales de la Moselle, 3 F 265 n° 21. Détail d'une carte illustrant un rapport sur la possibilité de dresser un canal de flottage de Mulcey à la saline de Marsal, rédigé à la suite d'une ordonnance ducale du 12 mai 1628.

(9) – Musée Historique Lorrain, Nancy, cabinet d'Arts Graphiques.

(10) – Nous n'avons rien trouvé dans les comptes du Chapitre (Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle, G 924 (1551-1696) et G 925 (1701-1771) mais cela s'explique probablement par le fait que les travaux de la nef étaient plutôt à la charge de la paroisse, le chapitre ne finançant sans doute, en tant que titulaire de la cure, que ceux affectant le chœur.

(11) – Voir DURAND Georges, *ÉGLISES ROMANES DES VOSGES*, p. 371-374, Paris, éd. Édouard Champion, 1913. Dans cette église, cette transformation assez maladroite, postérieure à 1737, était en outre rendue nécessaire par l'assombrissement de l'église à la suite de la pose d'une toiture unique sur l'édifice masquant les anciennes baies hautes de la nef.

1C – LES RESTAURATIONS DU XVIII^E SIÈCLE À NOS JOURS

Vers la fin du XVII^e siècle, les piles de la nef initialement de section carrée, semblent avoir été retaillées en colonnes à l'exception de celle où était déjà adossée la chaire à prêcher. Cette transformation serait intervenue entre la pose de la chaire, effectivement datable de la fin du XVII^e siècle et 1706, puisqu'elle n'apparaît pas dans les archives de la commune consignait les travaux effectués à partir de cette date (10). L'objectif aurait été d'accroître la luminosité de l'édifice en rabattant les angles vifs générateurs d'ombre. On connaît d'autres exemples contemporains de ce type de transformations issues des prescriptions du Concile de Trente, par exemple à Vomécourt-sur-Madon (Vosges) (11). Les archives (12) relatent en revanche, tout au long du XVIII^e siècle, de multiples réparations tant des couvertures que des maçonneries. Parmi ces dernières, on mentionnera en 1748 la reconstruction complète de la flèche de la tour nord et vers 1754 celle du bas-côté sud ébranlé par l'élargissement précédent des ouvertures, conformément aux plans de l'architecte Nollet. Quant au cloître attenant, objet de réparations antérieures mais déjà partiellement effondré, il disparaît des plans de la place-forte vers 1760. Son emprise correspondait grosso modo à l'actuel cimetière.

(12) – Archives départementales de la Moselle, 453 ED / DD1 (1706-1784) et devis isolé et incomplet « des ouvrages à faire en réparations indispensables au compte de la ville de Marsal... » par l'architecte Sébastien Lalande de Nancy, daté de 1783 (Vic-sur-Seille).

(13) – Registre du Conseil de Fabrique.

(14) – Voir GOUTAL Michel.

(15) – Bibliothèque Municipale de Nancy.

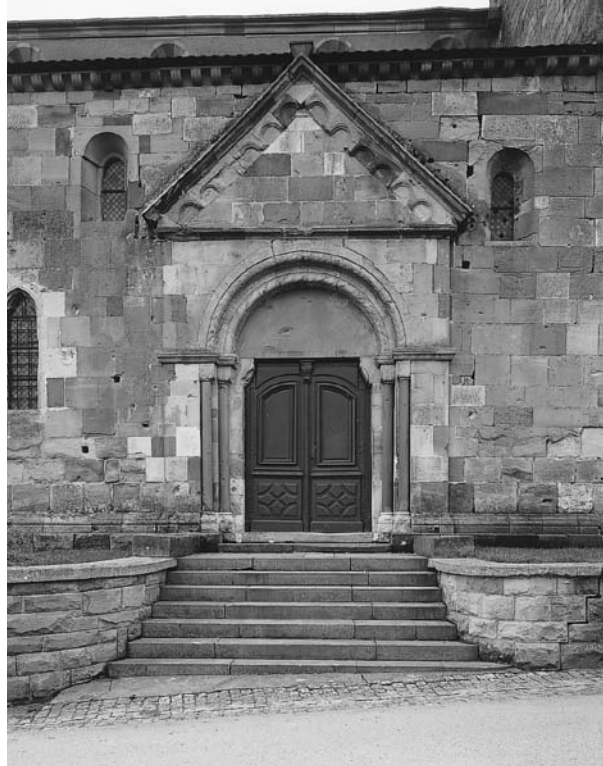
Il existe aussi des versions colorisées de cette gravure figurant certaines couvertures en tuile, ce qui semble effectivement conforme aux informations contenues dans les archives.

(16) – En 1907, le curé explique au vicaire général qu'il est question, depuis deux ans, de poursuivre la restauration entreprise depuis une vingtaine d'années mais se plaint que les travaux soient bloqués par le refus catégorique de la commune d'y participer. Depuis 1905 en effet, l'État qui finançait la totalité des travaux exige une participation de la commune.

En 1909, la fabrique parvient finalement à dégager 2 800 marks.

(17) – Archives départementales de la Moselle, 1384W 171.

Voir aussi DECOMPS Claire, *ibid.*, p. 11 et 21-22.



Le portail nord.

© Inventaire général, ADAGP, M. Kérignard

L'état de délabrement de l'église est aggravé, lors de la Révolution, par sa transformation en magasin à fourrage. Des travaux d'urgence sont programmés dès les années 1815-1817. Les réparations se poursuivent tout au long du XIX^e siècle bien que la commune, quasiment insolvable, ait de plus en plus de difficultés à y faire face (13). À l'époque de l'Annexion allemande, des fonds de l'Etat sont dégagés par l'administration après que les nombreuses alertes sur l'intérêt exceptionnel de l'édifice et son état de péril aient abouti en 1874 à son classement au titre des Monuments Historiques. Peu après, des plans et devis de restaurations sont dressés par l'architecte Alexis Varin (1831-1888) puis par l'architecte Conrad Wahn (1851-1920) travaillant à la même époque sur le chantier de la cathédrale de Metz. L'ensemble de la restauration est bientôt dirigé par Paul Tornow (1848-1921), architecte impérial et conservateur des Monuments Historiques à partir de 1894. Cette campagne de restauration ne se contente pas, dans l'esprit du temps, de consolider l'édifice mais comporte plusieurs modifications importantes comme on peut en juger en comparant l'état actuel de l'édifice aux relevés effectués avant travaux (1883) (14) ou à une gravure plus pittoresque d'Edgar Auguin (1844-1901) (15), datable des années 1870.

Si Tornow doit renoncer à son projet de rehaussement du niveau supérieur de la tour sud du massif occidental et à la régularisation complète des ouvertures du bas-côté nord, il fait restaurer la plupart des fenêtres, rehausser les murs de la nef et des bas-côtés en remontant les baies romanes et en reconstituant les corniches. Il fait aussi compléter le tympan triangulaire du portail nord jusque-là interrompu par la toiture, rehausser le mur diaphragme situé entre le chœur et la nef en mur pignon afin de créer une différence de niveau entre les deux toitures, modifier la couverture des absidioles et inverser le sens de celle de la chapelle nord, puis remonter l'oculus dans le pignon ainsi créé pour dégager une ancienne baie gothique murée, remplacer les baies du XVIII^e siècle du bas-côté sud par de nouvelles baies néo-romanes et créer une nouvelle sacristie. Il dessine également un ensemble de mobilier de style néo-gothique. Ces travaux, très importants, ne sont pas achevés en 1909 (16).

L'église est par chance relativement épargnée par les bombardements de la Seconde Guerre Mondiale. Si le côté nord était déjà bordé d'un large parvis, l'espace précédant le massif occidental n'est complètement dégagé qu'après la guerre par la suppression des constructions qui s'y trouvaient dans le nouveau plan d'aménagement de la commune. Par dérogation, le presbytère est reconstruit à côté du cimetière non transféré en périphérie en raison de son intérêt historique (17).

II – DESCRIPTION

2A – L’EXTÉRIEUR

L’église est construite avec des blocs de grès régulièrement appareillés de diverses nuances de gris, de rose et de jaune, avec de nombreuses traces de reprises d’appareil, particulièrement visibles au niveau du massif occidental. Les parties en moellon enduit correspondent toutes à des restaurations. Quant aux toitures, aujourd’hui en ardoise, elles ont été trop souvent modifiées pour qu’il soit possible de restituer leur profil et leur matériau d’origine (18).

Le massif occidental est composé d’un porche à tribune flanqué de deux tours massives d’inégale hauteur, celle du sud étant peut-être initialement plus élevée. Cette dernière, totalement aveugle, contient un escalier en vis desservant la tribune à laquelle on peut accéder depuis l’extérieur par la petite porte à droite. Cette partie de l’édifice, très instable, est cependant celle qui a le mieux conservé sa structure romane, de même qu’une partie de son décor. Un fragment d’arcade lombarde formée par une bande lésène et un cordon d’arceaux, ainsi qu’une frise en dents d’engrenage sont encore visibles sur la partie gauche de la tour sud, en grande partie reconstruite au XVII^e siècle.

Très dépouillé, le portail est formé de trois rouleaux en plein cintre à arêtes vives reposant sur des colonnettes surmontées de chapiteaux cubiques. Le tympan nu est moderne, de même que les colonnettes et les corbeaux qui le soutiennent. Les vantaux, posés en 1739, ont conservé leur panneautage et leurs ferrures. Les chapiteaux sont soit cubiques soit en corbeilles, ornés pour les premiers de cordages et pour les seconds de feuillages stylisés. Le portail est surmonté d’un grand arc de décharge. Contrairement aux fenêtres de la tour nord très remaniées, celles du massif reprennent des ouvertures romanes. Les deux masques d’animaux sauvages qui encadrent celles de la tribune, dont l’un est en train de dévorer une tête humaine, à gauche, pourraient cependant être en remploi.

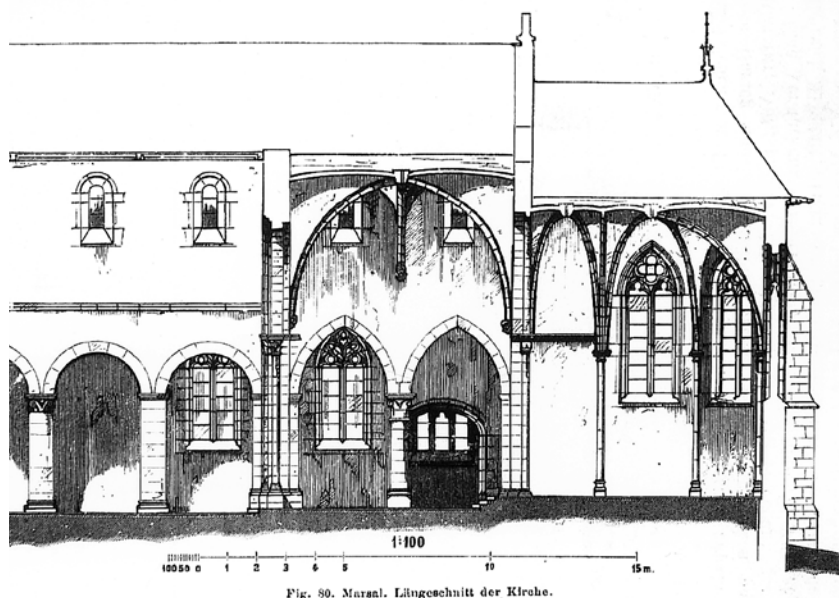
(18) – Les matériaux employés semblent avoir varié selon les époques. On sait par exemple qu’en 1783 la tour sud est en tuile plate, la toiture entre les deux tours en tuile creuse et « la flèche ou pyramide [de la tour nord] couverte en ardoises taillées et posées en écailles » (devis conservé dans les archives paroissiales de Vic-sur-Seille). En 1817, la nef et les collatéraux semblent également en tuile creuse (délibérations du Conseil de Fabrique).



Le chevet et l’élévation nord de la collégiale :
état avant les restaurations de Tornow.
(lithographie, E. Auguin, vers 1840, B. M. Nancy).
© Conseil Général de la Moselle, M. Gloc



Le chevet et l’élévation nord de la collégiale :
état actuel.
© Inventaire général, ADAGP, M. Kérignard



L'aménagement de l'avant-choeur.
 (coupe longitudinale, Franz-Xavier Kraus, 1889)
 © Inventaire général, ADAGP, Wagner

L'élévation nord de l'église, du côté de la place d'Armes, a conservé la plupart de ses baies romanes mais a été percée de nouvelles fenêtres à l'époque gothique (la petite baie à gauche du portail au XIII^e siècle, les grandes à la fin du XIV^e ou au début du XV^e siècle), l'ensemble ayant été très remanié par Tornow. Le portail nord était emprunté par les paroissiens, celui du massif occidental étant, conformément aux usages, réservé aux chanoines. Si son décor rappelle le précédent, il est plus élégant avec des cordons torsadés et un curieux fronton triangulaire, son tympan roman ayant disparu à une date indéterminée. Les parties hautes, la chapelle et les absidioles romanes ont été quasiment reconstruites à neuf sous l'Annexion allemande. Le chevet polygonal est en revanche sensiblement resté dans son état de la fin du XIV^e ou du début du XV^e siècle. Les absidioles sont ornées de pilastres et d'une corniche formée d'arceaux torsadés qui a été reconstituée par Tornow à partir de quelques vestiges et du fronton du portail nord. Comme la sacristie, les baies du bas-côté sud remontent à l'époque de l'Annexion allemande.

2B – L'INTÉRIEUR

(19) – Archives départementales de la Moselle, 18 J 174, notes de l'abbé Morhain, archiprêtre de Marsal. De forme quadrilobée, cette armoire était visible à l'extérieur jusqu'en 1896, année où elle a été bouchée.

(20) – Ce caractère unique s'explique peut-être en partie par la disparition d'une partie du corpus. Ainsi, il semble qu'il y ait eu un massif occidental dans la première cathédrale de Metz, d'inspiration ottonienne, inaugurée en 1040.

Si son plan peut seul être reconstitué avec certitude, il comprenait peut-être deux tours comme à Marsal, hypothèse envisagée par Grodecki. Voir GRODECKI Louis, *AU SEUIL DE L'ART ROMAN, L'ARCHITECTURE OTTONIENNE*, Paris, Armand Colin, 1958, p. 100-101 et 123, n. 97.

(21) – Ibid. p. 127-151.

On pénètre dans la nef par un porche dont la voûte en berceau supporte une tribune ouverte, l'ensemble ayant été remanié à la fin du XIX^e siècle avec un garde-corps néo-roman. Si la voûte semble avoir été reconstruite, le cordon formé d'un bandeau plat et d'un cavet est bien roman. De chaque côté, se trouvent deux bénitiers surmontés de niche, sculptés au XVII^e siècle. De type basilical, l'église comprend trois vaisseaux plafonnés séparés par de grandes arcades en plein cintre surmontées de petites baies romanes, le tout remontant au XII^e siècle. Les piles, retaillées en colonnes à la fin du XVII^e ou début du XVIII^e siècle ont conservé leur base intacte sous la forme d'un haut socle de section carrée. Elles comportent de curieux chapiteaux ornés de crosse à volutes avec un retranchement des tailloirs sur la face interne des arcades. Plusieurs niches ou lavabos ont été percés dans les maçonneries, côté nord. Une porte bouchée, côté sud, devait desservir le cloître. Les bas-côtés s'ouvrent par un arc sur une sorte de faux transept prolongé par les absidioles, ces dernières ayant conservé un cordon à deux rangs de billettes.

L'avant-chœur, aménagé pour les chanoines au XIII^e siècle, est isolé du reste de la nef par un arc diaphragme brisé. Il a été orné à une date postérieure, côté nef, d'un décor dont subsiste à droite un pinacle gothique flamboyant (peut-être un vestige de jubé). Cet avant-chœur, où devaient être placées les stalles des chanoines, est aujourd'hui occupé pour moitié par le prolongement du dallage du chœur. Au-dessus des arcades modifiées au XIII^e siècle, ont été conservées deux baies romanes.

Sa voûte sexpartite (fin XIV^e – début XV^e siècle) repose sur des culots, ceux des angles, étant sculptés de figures accroupies (deux anges, un personnage coiffé d'un bonnet tenant un phylactère et un musicien au visage quelque peu simiesque).

Le chœur, reconstruit à la fin du XIV^e ou du début du XV^e siècle, est composé d'une première travée et d'une abside à cinq pans percée de hautes fenêtres. Des vestiges du chœur roman d'origine sont conservés des deux côtés dans la première travée. Les chapiteaux présentent un décor identique à ceux du portail occidental et à certains de ceux du portail nord. La frise de billettes est comparable à celles des absidioles, avec un rang de plus pour s'harmoniser aux proportions plus vastes du chœur. La voûte comporte deux clefs, l'une en forme de fleur, l'autre portant une figure de Dieu le père bénissant. Si certains chapiteaux sont ornés de feuillages découpés d'un type assez fréquent, on notera la présence de deux personnages porteurs de banderoles d'un style très proche de ceux de l'avant-chœur, signe d'une proximité chronologique entre l'achèvement de l'avant-chœur et la construction du nouveau chœur. Les lambris du chœur dissimulent plusieurs niches ou enfeux gothiques et une armoire eucharistique ouverte sur l'extérieur, signalée au début du XX^e siècle (19).



Détail d'un chapiteau et d'une frise de billettes du XII^e siècle (1^{ère} travée du chœur, côté nord).

© Inventaire général, ADAGP, M. Kérignard

2C – PLACE DANS LE CORPUS RÉGIONAL ET INFLUENCES

En dépit de ses nombreuses transformations, la collégiale de Marsal a conservé toute sa cohérence et une grande partie de ses dispositions d'origine. On peut citer quelques exemples d'édifices romans de la région présentant un type basilical analogue avec trois vaisseaux plafonnés comme à Froville, Dugny ou Mairy... En revanche le massif occidental, directement influencé par l'art roman du Rhin supérieur, occupe une place unique en Lorraine (20). Ce type de dispositif, hérité du Westwerk des architectures carolingienne et ottonienne, est au contraire relativement fréquent en Alsace au XII^e siècle comme à Marmoutiers, Lautenbach, Guebwiller, Sélestat ou Niedermunster, tous ces exemples concernant des édifices plus riches et moins éprouvés par le temps. Si l'on ne sait à quel usage était dédiée cette partie de l'édifice, on remarquera que le premier étage, occupé ici par une large tribune ouverte sur la nef, était fréquemment dédié à saint Michel, saint invoqué contre la foudre. L'absence de transept en dépit de la taille de l'édifice (masquée au XIII^e siècle par la création d'un faux transept) pourrait aussi être un trait inspiré par l'architecture ottonienne de la vallée du Rhin supérieur (21).

(22) – Notes de l'abbé Morhain, *ibid.*

(23) – Conservé à Vic-sur-Seille.

(24) – Si plusieurs auteurs ont avancé que le reliquaire était contemporain du nouveau chœur, cela nous paraît peu probable, la reconstruction du chœur nous semblant postérieure comme nous l'avons expliqué précédemment.

(25) – SCHMOLL GEN. EISENWERTH Josef Adolf, «Lothringen und die Rheinlande. Ein Forschungsbericht zur Skulptur der Hochgotik (1280-1340)», *RHEINISCHE VIERTELJAHRSBLÄTTER*, t. III, 1969, p. 53-55 et BARDIES Isabelle dans *De la Lorraine (catalogue d'exposition)*, 2004, p. 124-125.

Très dépouillé, le décor sculpté conservé est d'inspiration végétale ou géométrique. On retrouve un motif en dent d'engrenage identique mais plus ancien (XI^e siècle) sur le massif occidental de la cathédrale de Verdun. Le système des bandes lombardes, partiellement conservé à Marsal, est assez fréquent dans l'aire du Rhin supérieur (Marmoutiers, Murbach, Rosheim...), de même que celui des arceaux à billettes (Rosheim, Sélestat...). Quant à la forme cubique des chapiteaux, également d'origine rhénane, elle s'est plus largement diffusée dans l'aire lorraine. Les exemples les plus proches restent toutefois alsaciens. On citera notamment un chapiteau à l'intérieur de l'abbatiale de Marmoutiers figurant un motif de cordage identique à ceux de Marsal.

Sans prétendre à l'exhaustivité, On conclura cette brève étude comparative, en disant que Marsal occupe une place originale dans l'art régional, plus proche stylistiquement de l'art roman alsacien, lui-même largement hérité de l'architecture ottonienne. Avec l'abbatiale de Hesse dans le canton de Sarrebourg, Marsal marque en effet la pointe occidentale de l'aire de pénétration des influences de l'art roman tardif du Rhin supérieur en Lorraine.

Les transformations de l'époque gothique s'inscrivent davantage dans les tendances de l'art régional. Ainsi l'élévation à deux niveaux du chevet (haut soubassement surmonté de baies à deux lancettes) perpétue-t-il, sans la coursière, le modèle toulousain repris dans de nombreux édifices lorrains jusqu'au XVI^e siècle. Les arcades brisées de l'avant-chœur, modifiées au XIII^e siècle, présentent des chapiteaux ornés de feuilles d'eau, selon une formule assez fréquente depuis la fin du XII^e siècle. Quant au système de retombée des voûtes sexpartites sur des culots sculptés, plus tardif, il apparaît aussi dans d'autres édifices de la région comme à Cheminot.

III – LE MOBILIER

3A – LES GRANDES PHASES D'AMEUBLEMENT DE L'ÉGLISE

Si une grande partie du mobilier actuellement visible est antérieure à la Révolution, beaucoup de pièces sont d'origine inconnue. Sous l'Ancien Régime, les sources concernant le mobilier sont en effet très peu nombreuses et ne citent que des éléments disparus. On sait ainsi par les visites canoniques de 1665 et 1716 (22) qu'il y avait à ces dates dans l'église respectivement onze et sept autels (dédiés à Notre Dame, au Saint-Sépulcre, à saint Nicolas, sainte Barbe, saint Sébastien, saint Jacques et aux quatre évangélistes). Un inventaire de l'époque révolutionnaire, non daté (23), donne la liste des ornements liturgiques et des tableaux au nombre de huit (dont un grand saint Léger, patron de l'église placé au fond du chœur, un bienheureux Pierre Fourrier, deux sépultures du Christ, une sainte famille et un crucifix...).

Le statut paroissial de l'église a évité une dispersion générale. Les paroisses n'étaient en effet concernées que par la réquisition des objets métalliques et pouvaient conserver un jeu de vases sacrés, indispensable au service, ainsi qu'une cloche, ce qui a permis le sauvetage de la cloche Saint-Léger. Au début du XIX^e siècle, lorsque l'église est réaffectée au culte, le mobilier est en piteux état. Si la paroisse reçoit quelques pièces provenant de l'abbaye voisine de Salival (tombeaux et stalles), elle est contrainte à quelques acquisitions, à commencer par de nouveaux bancs et trois cloches en 1816. Les ressources très limitées de la paroisse réduisent toutefois les transformations, la plupart des acquisitions (notamment des statues en plâtres) étant des dons. À l'époque de l'Annexion allemande, un ensemble de mobilier néo-gothique, dessiné par Paul Tornow, doit être financé par une souscription publique et la vente de plusieurs pièces anciennes (anciens autels et une statue de Vierge à l'Enfant).

Les meubles et objets conservés étant de types et d'origines très divers, nous avons opté pour une présentation chronologique.

3B – DESCRIPTION

RELIQUAIRE, CALCAIRE BLANC À GRAIN TRÈS FIN (1^{ER} QUART DU XIV^E SIÈCLE)

Exceptionnel tant par sa qualité que par ses dimensions, ce reliquaire a été classé en 1874, en même temps que l'église. Il semble avoir été spécialement commandé pour orner le chœur de l'église avant sa reconstruction complète en style gothique (24). Sa forme est inspirée des châsses d'orfèvrerie à transept de la région Rhin-Meuse figurant des églises en miniature. À la croisée du transept, est placée une porte en bronze dont les croisillons laissaient apparaître une relique (disparue). Tout autour, sous des niches trilobées, sont placées des figurines en haut-relief représentant sur la face l'Adoration des Mages, sur le côté gauche le Couronnement de la Vierge, sur le côté droit l'Annonciation, à l'arrière le Christ bénissant encadré par saint Jean, saint Jean-Baptiste, saint Pierre et saint Paul. La finesse de la sculpture est remarquable. Certains visages ne sont pas sans présenter une influence rémoise ou francilienne. La précision et le raffinement du traitement iconographique évoquent aussi certains ateliers allemands. Si l'auteur semble donc avoir été sensible aux réalisations des écoles voisines, il s'agit néanmoins d'une œuvre nettement lorraine, le traitement des drapés et la forme des visages rappelant les Vierges à l'Enfant contemporaines. Le fond des niches comporte encore quelques traces de polychromie ancienne, témoins d'une mise en peinture totale ou partielle de l'objet. Ce chef d'œuvre de l'école gothique lorraine témoigne de la richesse de la région à une époque où la présence des évêques de Metz à Vic-sur-Seille attirait des artistes réputés (25).



Reliquaire : vue d'ensemble.

© Inventaire général, ADAGP, A. George



Mise au tombeau :
fragment figurant les soldats endormis.
© Inventaire général, ADAGP, M. Kérignard

DEUX FRAGMENTS D'UNE MISE AU TOMBEAU, CALCAIRE JAUNE (1430-1440)

Cette œuvre fragmentaire appartient à une série de Mises au tombeau, influencées par l'art germanique, inspiration particulièrement visible dans le traitement du costume des soldats. Elle se rapproche en particulier de celle de Villette (Meurthe-et-Moselle).

STATUE DE SAINTE BARBE, BOIS AVEC POLYCHROMIE MODERNE (XV^E SIÈCLE)

Bien que dénaturée par une épaisse couche de peinture et de facture plus populaire, cette statue s'apparente à celle de Morhange (Moselle). À l'époque de l'annexion allemande, elle était placée à l'extérieur, sur le portail nord, comme on peut en juger par une photographie ancienne de l'église (26).

DALLE FUNÉRAIRE D'UNE DAME ANONYME, CALCAIRE JAUNE (XVI^E SIÈCLE)

Elle a été découverte en 1909 dans le jardin du presbytère, en même temps qu'une plaque comportant une longue inscription en caractère gothique (27).

Tombeau de Fouquet de la Routte : ensemble.
© Inventaire général, ADAGP, M. Kérignard



CLOCHE SAINT-LÉGER, BRONZE (DATÉE 1508)

L'inscription en vieil allemand rappelle que cette cloche a été fondue en 1508 par maître Conrat, fondeur de cloches à Vic-sur-Seille. Selon Bour (28), ce Conrat serait un bombardier allemand au service de la ville de Metz, peut-être Conrat de Westerburg. Cette cloche se distingue par la qualité de son décor à la cire perdue, notamment les cinquante-six médailles qui ornent le vase, certaines paraissant déjà usées avant moulage. S'il s'agit là d'une technique largement attestée à l'époque (ces enseignes de pèlerinage étant destinées à écarter les démons et la foudre de la cloche), il est rare d'en rencontrer un si grand nombre (29). On en retrouve aussi quelques-unes sur la ban-cloche de Vic-sur-Seille (musée départemental Georges de La Tour).

MONUMENT FUNÉRAIRE DE FOUQUET DE LA ROUTTE, CALCAIRE, GYPSE ET TERRE CUITE (FIN DU XVI^E SIÈCLE)

Partiellement peint, ce monument comprend des parties en calcaire ou en gypse (panneaux sculptés) et en terre cuite (colonnes et partie du décor), l'ensemble étant orné de nombreux motifs militaires. L'inscription principale rappelle les faits d'armes et les circonstances de la mort du défunt, ancien gouverneur de Marsal tué en 1589 lors des guerres de religion, « trahi par les siens », et la seconde ses titres et ses charges. Le dessin du monument aurait été composé par un ami de Fouquet, Alphonse de Rambervillers (1560-1633), magistrat et poète humaniste de Vic-sur-Seille. Si la représentation du défunt à genoux au pied d'un crucifix est habituelle à l'époque, l'iconographie du petit bas-relief inférieur serait totalement obscure sans l'épithaphe rédigée par le poète, aujourd'hui disparue mais initialement gravée sur une plaque de cuivre

fixée à côté du monument puis déposée au Musée Historique Lorrain à Nancy où elle a disparu lors de l'incendie de 1871 (30). Ce bas-relief à la gloire du défunt n'hésite pas à faire référence aux plus grands héros de la mythologie et de l'histoire ! On y distingue, au centre, un autel-tombeau où reposent un gisant et un cœur enflammé, symboles du sacrifice de Fouquet. Ce mausolée est encadré, en haut à gauche par la colonne Trajane, à droite par l'obélisque d'Auguste (31). Au registre inférieur, ont été figurées les colonnes d'Hercule (Gibraltar) et deux petits tombeaux afin de signifier que la gloire du défunt est deux fois plus importante que celles des héros auquel il est comparé (32). Ce monument, jugé exceptionnel en son temps, a servi de modèle au tombeau du duc de Lorraine Henri II (mort en 1624), exécuté par l'architecte Jean La Hiere (?-1641), à la collégiale Saint-Georges de Nancy (33) (disparue depuis).

(26) – Archives départementales de la Moselle, 24 Fi 52

(27) – Archives départementales de la Moselle, 24 Fi 1199.

(28) – BOUR Samuel, *ÉTUDES CAMPANAIRE MOSELLANES*,

Colmar, Alsatia, 1947, t. I, p.112 et t. II, p. 40-42.

(29) – Voir BOUVET Mireille-Bénédictte, « Cinq siècles de patrimoine campanaire dans le canton de Vic-sur-Seille » dans *ARTS SACRÉS ET PATRIMOINE* (catalogue d'exposition), 2004, éd. Serpenoise, p. 104-105.

(30) – Voir DIGOT A, « Note sur une inscription qui fait partie du Musée lorrain », *JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE*, 1852, p. 113-121. Cette plaque donnée au Musée lorrain par un certain M. Butte portait les monogrammes A. D. R. (pour Alphonse de Rambervillers) et A. P. H. (pour le graveur Appier Hanzelet), le poème ne comportant pas moins de douze quatrains en français et un dernier en latin.

(31) – Le choix de ces deux monuments pourrait faire référence aux récents travaux d'embellissement du pape Sixte V à Rome (1585-1589) dont l'humaniste Alphonse de Rambervillers avait sans doute eu échos. C'est en effet peu de temps avant, en 1587, que la statue qui couronnait la colonne Trajane est remplacée par une statue monumentale de saint Pierre en bronze et qu'une obélisque provenant du mausolée d'Auguste est dressée, place de l'Esquilin, au chevet de Sainte-Marie-Majeure.

(32) – DIGOT, *ibid.*, p. 119 : « Car ta vie et ta mort à bon droit te doit rendre / Plus célèbre, plus saint, plus grand et immortel / que par Monts, par Colonne, Obélisque, et Autel / Ne fut Hercul', Trajan, César et Alexandre ».

(33) – CHOUX Jacques, « Nicolas et Jean La Hiere, architectes des ducs de Lorraine, 1580-1641 », in *LOTHARINGIA*, 1991, n° III, p. 73-75.



Mausolée de la famille de Salm :
vue d'ensemble

© Inventaire général, ADAGP, M. Kérignard

MAUSOLÉE DE LA FAMILLE DE SALM, GYPSE ET CALCAIRE (FIN XVI^E - DÉBUT XVII^E SIÈCLE).

Cet ensemble, composé de quatre gisants, deux adultes et deux nourrissons, provient de l'ancienne abbaye prémontrée de Salival, sur le ban de la commune voisine de Moyenvic (34). Les membres de la famille de Salm, fondatrice de l'abbaye, étaient enterrés dans l'église abbatiale, pillée lors de la Révolution, les gisants ayant été récupérés dans un champ par les habitants de Marsal. La disposition originelle du monument, notamment celle des nourrissons, est difficilement reconstituable, mais l'interruption de la frise ornant la tranche de la dalle portant les deux adultes, vers le milieu, dans le sens de la largeur, semble indiquer que les gisants étaient placés sous un enfeu. Les deux adultes, dont le costume évoque l'époque d'Henri IV, ne sont pas identifiés précisément mais il pourrait s'agir de Jean VIII, maréchal de Lorraine, mort en 1548, et de Louise de Stainville, son épouse, morte en 1586 (tombeaux cités par l'abbé Hugo dans sa description de l'abbaye dont les dates correspondent le mieux à la date d'exécution probable du monument). Si les trois gisants en albâtre forment un ensemble homogène et, à première vue, datable des années 1580 à 1610, le nouveau-né en calcaire pourrait être plus ancien. Le style des costumes n'est qu'un indice, le monument pouvant avoir été élevé pour des membres d'une même famille, décédés à des dates très différentes. Les gisants d'enfants sont aujourd'hui très rares (deux exemples contemporains au château de Bourlémont dans les Vosges et à l'église d'Auvillers-sur-Saône en Côte d'Or). La présence de ces deux nourrissons, figurés avec un grand réalisme, notamment celui venant de naître, en font donc une œuvre exceptionnelle.

(34) – Voir DECOMPS Claire, « Le mobilier dispersé de l'abbaye de Salival, essai de reconstitution », *ARTS SACRÉS ET PATRIMOINE* (catalogue d'exposition), 2004, éd. Serpenoise, p. 93 et 101.

(35) – DECOMPS Claire, *ibid.*, p. 93 et 95-96.

(36) – Voir LUTZ Christian et MENISSIER François, *ORGUES DE LORRAINE*, ASSERCAM éd. Serpenoise, 1995, t. III, p. 1139-1146.

(37) – Établis à Marsal en 1650 pour desservir l'hospice civil fondé la même année, les Capucins commencent la construction de leur couvent vers 1680. Déjà fort délabré lors de leur départ pour Dieuze en 1749, il est vendu comme bien national en 1790 et transformé en magasin. La chapelle, située rue des Capucins, a conservé sa volumétrie et son portail sur la rue.

(38) – Archives départementales de la Moselle, 7 AL 213, J 7018 et registre des délibérations du Conseil de Fabrique.

ANCIENS FONTS BAPTISMAUX TRANSFORMÉS EN BÉNITIÈRE, PIERRE (FIN XVI^E - DÉBUT XVII^E SIÈCLE)

La partie avant de la cuve est ornée de deux écus armoriés (non identifiés), entourés de rinceaux de feuillage.

DEUX CHRIST EN CROIX, BOIS POLYCHROME (FIN XVI^E - DÉBUT XVII^E SIÈCLE / FIN XVII^E SIÈCLE)

L'église comporte curieusement deux grands crucifix, tous deux d'origine inconnue. Le plus récent, placé selon l'usage en face de la chaire à prêcher, présente un Christ à la pose à la fois naturelle et élégante. Le plus ancien, remonté sur une croix moderne dans une chapelle à l'entrée de l'église, est en revanche encore emprunt d'un hiératisme hérité de la statuaire médiévale.

STALLES, CHÊNE (1695).

Quelques stalles, remontées dans le chœur de la collégiale de Marsal, proviennent aussi de l'ancienne abbaye prémontrée de Salival (35). Laisseries en place dans l'église abandonnée lors de la Révolution, elles n'ont semble-t-il été démontées que juste avant la destruction de l'église et dispersées. La plus grande partie (lambris et stalles) a été achetée en 1819 par la ville de Nancy pour meubler le chœur de la chapelle des



Chaire à prêcher.

© Inventaire général, ADAGP, M. Kérignard

Cordeliers. Les stalles conservées à Marsal sont en tout point identiques à celles de la chapelle des Cordeliers (Nancy, Musée Historique Lorrain), datées 1695, ce qui confirme leur provenance. Elles se trouvaient dans le chœur des chanoines, aménagé dans l'avant chœur ou la nef de l'église abbatiale selon une disposition classique dans l'architecture canoniale ou monastique, l'ensemble étant très proche de celui de l'abbaye prémontrée de Laval-Dieu à Monthermé (Ardennes) qui lui est très exactement contemporain, cette église ayant été remeublée après un incendie en 1699.

Un lutrin constitué de deux éléments de boiserie portant le monogramme SA (pour Salival) entre les chiffres de la date 1722 et l'inscription " hic est chorus " (ici est le chœur) semble de même provenance.

CHAIRE À PRÊCHER, CHÊNE (FIN XVII^E – DÉBUT XVIII^E SIÈCLE)

Les cinq panneaux de la cuve portent les figures en bas-relief du Christ et des évangélistes vêtus à l'antique, saint Luc, patron des artistes, tenant une peinture de la Vierge. L'abat-voix a perdu son couronnement d'origine, sans doute un ange à la trompette.

BUFFET D'ORGUES, CHÊNE (XVIII^E SIÈCLE)

Un premier orgue est installé à l'église de Marsal en 1680. Le jugeant démodé, la ville commande en 1731 l'actuel instrument au facteur nancéien Jean-Jodoc Vonesche. Cet orgue de grande qualité est très fortement restauré en 1885 par le facteur nancéien Jean Blési (1846-?) qui le reconstruit quasiment à neuf, grâce à un don de Mgr Trouillet, curé de Saint-Epvre à Nancy. Fortement endommagé pendant la Seconde Guerre Mondiale, l'instrument est démonté pour expertise en 1950 mais jamais remonté. Son buffet, inspiré de celui de l'orgue de l'ancienne église Saint-Epvre de Nancy (1722) présentait un décor plus riche encore, notamment deux atlantes sous les tourelles. Il n'en reste malheureusement plus grand-chose puisqu'il a perdu son positif de dos en 1885 et la plupart de son décor depuis 1945 (36).

STATUE DE SAINTE CLAIRE, CHÊNE PEINT POLYCHROME ET DORÉ (XVIII^E SIÈCLE)

La sainte est figurée pieds nus, en habit de clarisse, un ciboire à la main. Elle pourrait provenir de l'ancien couvent des Capucins (37).

PLAQUE DE FONDATION DE TROIS CLOCHES, CALCAIRE (DATÉE 1816)

Rappelant un don de 6 000 francs pour la pose de trois cloches, elle constitue un type d'inscription tout à fait exceptionnel. Ces cloches, aujourd'hui disparues, devaient remplacer celles qui avaient été fondues lors de la Révolution.

ENSEMBLE DE MOBILIER NÉO-GOTHIQUE, CALCAIRE DE JAUMONT, BRONZE, 1894-1895

Dessiné par Paul Tornow pour compléter la restauration de l'édifice (38), il comprend un maître-autel exécuté par le sculpteur Emile Collin de Villers-Laxeney (Moselle), béni le 19 mai 1895, deux petits autels, des fonts baptismaux, une statue de Vierge à l'enfant, copie réduite d'une statue exécutée par Louis-Auguste Dujardin (1847-1925) pour la cathédrale de Metz, et une garniture d'autel complète. Cette dernière se composait d'une porte de tabernacle de la maison Brems-Varain de Trèves, de deux chandeliers à cinq branches du serrurier Joseph Michler de Metz, de six chandeliers et une croix d'autel, d'une lampe du Saint-Sacrement de la maison Curicque de Thionville et enfin de deux reliquaires en forme de châsse de la maison Tête de Lyon.